

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 3 (1960)

Heft: 4

Artikel: Marie Huber la Lyonnaise

Autor: Perrochon, Henri

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-869918>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MARIE HUBER LA LYONNAISE

Depuis la thèse de G. A. Metzger et celle de William Cuendet, Marie Huber est quelque peu oubliée. Elle est une figure originale, qui évoque une page des relations entre la Suisse et Lyon.

Les rapports entre Lyon et la Suisse ont été nombreux et ils le demeurent. Ils furent aussi de différents ordres :

Rapports commerciaux, actifs déjà à l'époque romaine et au moyen âge. L'établissement au bord du Rhône de négociants et de banquiers suisses, comme les Spon, les Delessert, les Eynard, les Huber, les multiplierent.

Rapports médicaux. Plus d'un médecin suisse reçut à Lyon sa formation. Le Dr Hadelhoffer, qui enseigna longtemps aux sages-femmes vaudoises leur art, avait été chirurgien de l'Hôtel-Dieu lyonnais. Et dès sa fondation, en 1762, l'Ecole vétérinaire eut des élèves venus d'Helvétie. Les médecins lyonnais furent souvent fort appréciés au bord du Léman, les oculistes spécialement. On recourrait à leurs soins. Un juge Seigneux de Lausanne mourut à Lyon en 1775, où il était venu pour se faire opérer de la cataracte, et, en 1779, un médecin de Grandson y était pour subir le même traitement, et n'en mourut pas. Alors que l'art dentaire était encore aux mains des perruquiers, des forgerons dans nos cantons, les Suisses qui en avaient le moyen allaient confier leurs mâchoires aux dentistes lyonnais, en particulier à un Jambon, un « ange de dentiste » et pas cher. Et certains Lyonnais venaient à Genève consulter Tronchin ou, à Lausanne, tel l'avocat Servan, suivre les régimes du Dr Tissot. Enfin, si des médecins suisses étaient établis à Lyon, ainsi au XVII^e le Dr Gras de Lausanne ou le Dr Charles Spon, des Lyonnais pratiquaient en Suisse. Le Dr Cyprien Levade s'installa à Vevey lors de la Révocation et y fonda

une dynastie de médecins. Le Dr Desgrange, émigré à Morges pendant la Révolution, y pratiqua le sauvetage des noyés. Il publia un traité, édité par la ville pour 50 francs, où il exposa son système de respiration artificielle, avec insufflation de fumée de tabac par le rectum, et de chatouillement à l'intérieur de l'estomac avec un petit balai...

Révocation et Révolution... Nos rapports ont subi l'influence des événements religieux ou politiques.

Les relations entre catholiques de Lyon et de Suisse n'ont jamais cessé. De nos jours, les Facultés catholiques ont parfois des maîtres fribourgeois comme l'abbé Barbey ou l'abbé Marmy. N'est-ce pas à Lyon, chez les Jésuites de Saint-Jean et les Sulpiciens d'Alix que Mgr Besson, prélat de grande classe, fit ses premières études, et à Lyon qu'en soutane il passa le baccalauréat ? Mgr Besson aimait à parler de son enfance lyonnaise, studieuse et pieuse, enjouée aussi. Avec des condisciples, il avait remarqué derrière le chœur de la cathédrale l'inscription *Prima sedes galliarum* ; et les enfants espiègles ajoutèrent une lettre au dernier mot pour obtenir : *prima sedes gallinarum*.

Protestants de Lyon et de Suisse romande furent souvent en contacts étroits. Plus d'un pasteur suisse exerça dans cette ville son ministère, avant le pasteur Roland de Pury. De Lyon était originaire Antoine de Marcourt, qui fut le premier pasteur de Neuchâtel, participa à la Dispute de Lausanne, fut, après l'exil de Calvin, prédicant à Genève. On le retrouve fixé à Nyon, pasteur d'Orzens et d'Essertines, de Versoix et de Saint-Julien, tout en écrivant force libelles d'une plume vive, sous le pseudonyme de « Pantapole, prochain voisin du seigneur Pantagruel ». Paul Christophe, dit le « carme de Lyon », pasteur à Arzier et déposé en 1544, rentré à Lyon, écrivit à la classe de Morges des pages exaltantes sur la messe. En 1542, la reine de Navarre reçut à Lyon Antoine Froment, pasteur, écrivain et spéculateur en grand sur les huiles et les grains, époux d'une abbesse flamande, et qui termina ses jours dans le notariat et les mœurs frivoles. Cette réception royale lui tourna la tête. « Il est si enivré de cette gloire, écrivait Calvin à Viret, qu'il me semble avoir perdu le peu de saine raison qui lui restait encore. » Puis ce furent six escholiers lausannois enfermés, et cinq furent brûlés. Le *Chansonnier huguenot* perpétue leurs plaintes :

*Princes bernois, nous avons espérance
Que Dieu par vous donnera délivrance
En bref à nous, vos humbles escholiers...*

En 1562, pour deux ans, Viret s'établit à Lyon avec sa famille. En 1568, plusieurs pasteurs de cette ville gagnent Genève puis Lausanne : Jacques Langlois et Nicolas Divès devinrent régents au Collège, Jean de Beaulieu, pasteur de Montet puis de Morat, Antoine de la Roche Chandieu séjourna au Pays de Vaud. Langlois regagna sa paroisse lyonnaise, mais fut victime de la Saint-Barthélemy, tandis que ses collègues Ricand et Chassenion, dit La Chasse, se réfugiaient, l'un à Lausanne, l'autre à Aubonne, puis à Villeneuve, avant de diriger la paroisse de Metz durant vingt ans.

*
* * *

Marie Huber appartenait à une famille originaire de Schaffhouse et bourgeoise de Genève depuis 1654. Jacob Huber, établi à Lyon, compta parmi ses descendants Jean-Jacques, qui, converti au catholicisme, fut l'abbé Huber, diplomate à Turin ; Jean, officier au service du Piémont, puis peintre à Genève. Jean Huber mit à la mode le découpage en papier. Ses silhouettes de Voltaire sont célèbres : il connaissait si bien le profil du Patriarche qu'il le faisait faire, dit-on, par son chien en mordant dans du pain ou du fromage. Il disserra aussi sur la manière de diriger des ballons et sur le vol des oiseaux de proie. Jean Huber, dit l'Oiseleur, habita à Lausanne de 1782 à sa mort en 1786, en Béthusy la maison actuelle du Vieux-Bellevue ; sa veuve, Mme Huber-Alléon, se fixa à Beauregard, où son salon connut une période de célébrité. Xavier de Maistre y lut en 1795 son *Voyage autour de ma chambre*. Le fils de Jean, François, aveugle dès l'âge de quinze ans, fut, avec l'aide de sa femme, un naturaliste qui laissa sur les abeilles un ouvrage important. Daniel Huber fut peintre ; Pierre, météorologue, amateur de fourmis, d'araignées aéronautes, de papillons migrateurs. Jean Huber-Paladin, ami de Lamartine et de Napoléon III, joua un rôle politique et William administra les manufactures de Saint-Gobin.

Esprits curieux d'observations précises, aimant les déductions audacieuses, ne craignant pas les hypothèses hardies.

Par sa mère, Marie Huber descendait des Calandrini, originaires d'Italie, mais genevois depuis 1634. Les Calandrini n'avaient pas tardé à jouer un rôle important dans le gouvernement et le commerce de leur ville d'adoption. Un cousin de Marie enseigna les mathématiques à l'Académie ; son grand-père fut pasteur à Genève et à Lyon, puis professeur de théologie.

Marie Huber naquit à Genève en 1695. Elle était la deuxième de quatorze enfants. Elle reçut une éducation soignée. Les langues, les sciences, la philosophie l'intéressaient. Dans la vaste maison de Lyon, où son père avait installé sa banque, de nombreux savants étrangers passaient ; on lisait beaucoup et, dans une atmosphère familiale affectueuse, on aimait à discuter. Une partie de l'année les enfants Huber vivaient avec une gouvernante dans une maison de campagne à Millery, et là, en pleine nature, ils observaient plantes et animaux, et admiraient dans le moindre phénomène la sagesse de Dieu. Ils s'efforçaient aussi d'entendre sa voix. En effet, les Huber avaient des tendances piétistes. Marie, ses frères et sœurs, éprouvaient une grande admiration pour un grand-oncle maternel, Nicolas Fatio, seigneur de Duillier, mathématicien et physicien, qui leur faisait part de ses découvertes sur l'anneau de Saturne et la lumière zodiacale, et aussi de ses expériences mystiques. Pour ses opinions théologiques, Fatio avait dû quitter Genève. Il avait vécu à Paris et à La Haye. Puis il s'était fixé à Londres. Ami de Newton, il était membre de la Société royale des sciences. Il s'était lié avec des extatiques cévenols réfugiés en Angleterre. Avec un Jean Daudé et Emile Marion, dont Paul Hazard a montré l'originalité dans son ouvrage sur *La crise de la conscience européenne*, il formait un trio, et un poétereau se moqua de lui :

*Cet Allobroge aux magiques merveilles,
Fera germer enfants dans des bouteilles.
Prophètes lors le prendront pour leur coq ;
Pour eux, pendra géométrie au croc.
Haut de corsage aura face malade,
Grands yeux, beau nez, montrera mine fade ;
Chef deviendra du magique trio,
Et s'il se nomme, aura nom Fatio.*

Ce trio vivait en marge des Eglises, était l'objet de visions. Dans des assemblées soumises à l'Esprit, ces extatiques se livraient à des prophéties et à des avertissements. Quelques Anglais s'étaient convertis à leur système. Fatio et ses amis tonnaient contre les pasteurs français de Londres, annonçaient la destruction de cette ville par le soufre et le feu. Pour que l'ange exterminateur reconnaîsse les siens, ils portaient un ruban vert en brassard ou en diadème. Ils annonçaient aussi la fin des persécutions. Malheureusement, les dates fixées pour ces événements se révélaient inexactes. La foi du petit troupeau n'en était pas

atteinte, et on attendait les miracles avec une ferveur qui allait croissant. Si bien qu'en 1707 on prédit la résurrection d'un adepte, le Dr Emes. En mai 1708, on l'attendait toujours, et des foules suivaient avec anxiété le prodige souhaité. L'affaire faisait du bruit ; des incrédules en profitaiient pour blasphémer. Les pasteurs français, dont de Bourdieu, homme de valeur et historien alors connu, sollicitèrent une fois de plus l'intervention des juges anglais. Les admonestations de ceux-ci ayant été vaines, Fatio et ses deux amis furent condamnés comme séditieux et blasphémateurs par le tribunal du Banc de la reine et pendant deux jours de suite, et une heure chaque fois, ils furent exposés en public avec un écriteau sur leur chapeau. La populace leur cracha au visage ; Marion fut blessé et Fatio eut un œil poché. Ces martyrs quittèrent Londres pour évangéliser Constantinople et l'Asie mineure. Fatio revint plus tard en Angleterre où il finit ses jours dans l'obscurité.

Les lettres de Marie Huber, de son frère Jacob et de leurs sœurs à Fatio prouvent l'emprise que celui-ci exerçait sur eux. A onze ans, Marianne Huber a des extases et annonce ce que Dieu lui révèle, et ses paroles sont pieusement notées. Alexandrine, malade, cherche dans les prières de son oncle la guérison ; elle ne veut aucun médecin, car Dieu est le seul médecin. Marthe tient Fatio au courant des visites d'un illuminé, Pagez, chapelier à Millaud, des aventures d'un Langue-docien condamné à mort et exécuté au moment où grâce à une sœur, servante d'une dame de la Cour, il allait être gracié, et de sa tombe, pendant des semaines, ce mystique brandit à travers le sol un bras vengeur et agité, si bien qu'un Jésuite a déclaré que si ce Langue-docien avait été catholique, on le canoniserait... ce qui valut au bon Père d'être incarcéré à son tour. Marie se montre assoiffée de sainteté et de perfection morale, de progrès spirituel. Elle ne comprend pas que sa mère s'intéresse aux inondations qui ravagent la Hollande, à la paix avec les Turcs ou à la mort du roi de Suède, Charles XII, tué au siège de Friedrichshall. « Les sages se passionnent pour de tels faits, mais les simples ne s'embarrassent pas de tant de choses. Dieu veuille nous rendre vraiment simples et rien ne pourra nous achopper. » L'apparition dans le ciel de Bohème d'une bête gigantesque et à Copenhague d'un géant noir avec sur la tête des chandelles allumées et suivi de cavaliers en feu, paraît plus importante. Sans défendre à leurs enfants de correspondre avec Fatio, les parents Huber estimaient que leur mysticisme allait un peu loin ; aussi, pour être sûr qu'aucune lettre de Londres ne soit interceptée, leur correspondance mystique était-elle adressée chez un banquier ami : Aimé Grenier, rue de l'Arbre sec, à Lyon.

Par Fatio, Marie Huber entra en rapports avec des mystiques suisses, un frère Roussière qui venait parfois à Lyon, un frère de Pourtalès, un frère Duval qui envoie des livres mystiques, et surtout le pasteur Lutz d'Yverdon, qui la renseignait sur le développement de leurs idées en Allemagne. Si amateur de miracles qu'il fût, Lutz était plus équilibré que Fatio, et Marie l'estimait impartial et ne croyant pas à tout esprit. Il avait un langage fleuri. Ses recueils de sermons portent des titres qui en témoignent : *Le lys de l'amour au milieu des chardons*, *Bouquet odorant de fleurs célestes*, et Jésus en Gethsémané devient une grappe de raisin délicieux écrasée dans la cuve de la colère divine. Ces piétistes, non sans rapports avec Mme Guyon, avaient tous une vocation de prophétie. Marie Huber se sentit chargée soudain d'une mission. Elle devait rendre les pasteurs de Genève attentifs aux desseins de Dieu. Elle partit pour cette ville, munie du *Livre des Assemblées*, du *Cri d'alarme* et d'un récit de mission en Turquie. Comment elle fut reçue par le clergé genevois, son frère Jacob l'a longuement raconté. Un tel message fut jugé pur galimatias. Les pasteurs ne daignèrent pas même entendre la prophétesse. Elle repartit pour Lyon ulcérée, et au moment de monter en voiture elle prononça un dernier discours, fulminant contre les mœurs de Genève et contre les pasteurs, comparés aux pires Pharisiens. Les enfants Huber qui croyaient en la mission de Marie furent persuadés que Dieu avait permis cet échec pour les humilier et les éprouver. Mais devant la grêle de lettres indignées de toute la parenté genevoise, le père et la mère furent quelque peu perplexes.

Belle, d'une beauté, a-t-on dit, qui ne sert pas ordinairement à faire les théologiques, spirituelle, riche, Marie Huber eût pu briller dans le monde. Elle se confina dans la lecture et dans la charité, jugeant dangereux et pervers les réunions mondaines, les danses, le jeu de cartes et les parties en traîneau. D'un caractère loyal, elle souffrait de voir la religion confisquée souvent par des gens dont la vie correspondait peu aux principes affichés. Longtemps elle garda ses réflexions pour elle-même. Peu à peu, elle s'était détachée de l'extatisme cévenol, qui lui apparaissait irraisonnable. Elle avait perdu, depuis son équipée genevoise, confiance dans le calvinisme et ses représentants. La publication en 1727 de *L'instinct divin recommandé aux hommes* par Béat de Muralt cristallisa ses propres idées. Le vrai guide de l'âme est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Seule la conscience rassure et renseigne sur ce qui fait le prix de la vie, prêchait le rationaliste mystique. En 1725 déjà, dans ses *Lettres sur les voyages*, Béat de Muralt avait montré les ravages des raisonnements pernicieux, la folie des philosophies. Marie prit le piétiste bernois pour guide.

Elle ne devait pas le suivre dans toute son évolution, qui le mènera à une piété curieuse mêlée de révélations saugrenues et d'astrologie. Elle devait s'en tenir à son déisme tourné vers Jésus-Christ.

Les premières publications de Marie Huber datent de 1731. Tous ses livres parurent sous le plus strict anonymat. On les attribua parfois à Béat de Muralt ou à d'autres auteurs. Vers 1740, les gens avertis révélèrent qu'ils étaient dus à « deux demoiselles Huber » originaires de Genève et fixées à Lyon, de « terribles babillardes », avance un critique. Dans ses *Lettres sur Rabelais et quelques écrivains*, Voltaire, tout en comblant d'éloges Marie Huber et en la plaçant entre Bayle et Barbeyrac, assure qu'elle s'était associée avec un métaphysicien illustre, dont il ne dit d'ailleurs pas le nom, et qui n'exista que dans son imagination.

Par le développement logique de sa pensée, entraînée aussi par les réactions que ses ouvrages provoquèrent, Marie Huber aboutit à un rationalisme déiste, tout en menant une existence de charité, d'amour des pauvres. Elle mourut à Lyon en 1753, laissant le souvenir d'une sainte, auprès des protestants qui se défiaient de ses idées, et des catholiques qui étaient étonnés qu'on pût avoir tant de vertus et si peu de dogmes.

Oubliant les exhortations de Fatio, rompant avec les directives de Pagez qui lui avait ordonné son expédition genevoise et lui avait valu tant de déboires, Marie Huber commença par déplorer les rivalités des sectes et dire le dégoût que lui procuraient les polémiques des théologiens. Les distinctions de romaine, luthérienne ou calviniste lui paraissaient nuisibles au christianisme. Sa lassitude apparaît dans sa *Lettre sur l'indifférence des religions*. Elle ne s'attarde pas à des regrets ; son sens de la logique, son besoin de conclusions pratiques l'entraînent. Le dogmatisme, qui depuis le synode de Dordrecht s'imposait aux protestants de Genève et de Lyon, lui paraît condamnable. La prédestination des uns au salut, des autres à la damnation, la révoltait, comme l'éternité des peines, et pour les pallier, elle écrit son *Système des anciens et des modernes conciliés par l'exposition des sentiments différents de quelques théologiens sur l'état des âmes séparées du corps*. Dans ce livre, qui en dix ans connut trois éditions, elle établit une échelle des peines, et même une sorte de purgatoire qui indigna les calvinistes, et elle termine par l'espoir de la guérison finale des méchants.

Ces idées et d'autres apparaissent déjà dans son *Monde fol préféré au monde sage*, paru à Amsterdam en 1731. Le philosophe Criton, le négociant Eraste et l'avocat Philon dissertent sur la conscience, comme maintes fois sans doute elle l'avait entendu faire dans le salon paternel.

Eraste, échappé au monde sage, instruit ses deux amis et les amène à la lumière. Le monde sage est celui des honnêtes gens, qui font extérieurement profession de vertu et qui parent leurs vices de paroles pieuses. Le monde fol est celui des pécheurs sans retenue, qui se montrent tels qu'ils sont. « La conduite de l'homme doit avoir comme directive la sincérité vis-à-vis de soi-même. »

Le livre fit du bruit. La première édition fut rapidement enlevée. Une seconde parut, l'auteur s'étant rendu compte que les lecteurs n'avaient pas été rebutés par « la gaieté » de son style. Cette crainte nous paraît illusoire, car la gaieté du style de Marie Huber est fort relative. Le *Monde fol* n'est pas amusant. Il nous semble monotone, peu coloré. Sa valeur était dans l'idée. Pour nous, elle est dans l'influence que l'œuvre de Mlle Huber exerça.

Au christianisme traditionnel, elle oppose la réalité morale de la conscience, proclamée seule lumière et seul juge. « L'obéissance à la conscience est la véritable clef de la connaissance ; c'est l'introduction à toute vérité. » La Bible n'est que le reflet de cette voix intérieure. Le péché originel n'est pas une révolte de l'homme, mais l'oubli de la vérité.

Les critiques qu'un tel système valut à l'auteur l'incitèrent à publier en 1738 ses *Lettres sur la religion essentielle à l'homme, distinguée de ce qui n'en est que l'accessoire*. Trois éditions se succédèrent à Amsterdam et à Londres. Pour réduire la religion à l'essentiel, Mlle Huber en ôte les « pierres » et les « broussailles », c'est-à-dire les opinions particulières qui divisent la chrétienté et à son avis défigurent le christianisme. Elle veut une religion simple, qui doit être à la portée même des idiots, qui tient à la nature de l'homme et tend à la réalisation pratique de son bonheur. Que reste-t-il ? Un Dieu désintéressé et parfait, ayant créé l'homme non pour sa béatitude, mais pour le bonheur de sa créature. Un Christ modèle plus que victime expiatoire, et prouvant par sa mort l'utilité des souffrances. La voix de l'Evangile est identifiée à la voix de la nature ; c'est un système de religion où tout aboutit non à la spéculation mais à l'action.

La théologie de Marie Huber, dont d'ailleurs l'expression est souvent nuageuse, doit beaucoup à Spinoza et à toute une tradition de déistes protestants, comme l'a établi M. Albert Chérel dans son livre *De Télémaque à Candide*. Plus de miracles — et si dans les *Lettres philosophiques* de Diderot sur ce sujet on voit le coup porté par les convulsionnaires de Saint Médard, dans celles de Marie Huber on distingue une réaction contre les illuminés des Cévennes. Plus de dogmes. Plus de Trinité. Plus de mystères. Sur les points qui demeurent obscurs, il faut suspendre son jugement. « Un je ne sais pas, un

je ne comprends pas, est la seule réponse de bonne foi » ; et elle ajoute : « la bonne foi doit être l'unique base de la foi ».

De telles opinions provoquèrent des répliques.

La négation des peines éternelles émut un théologien de l'Académie de Lausanne, Abraham Ruchat, qui, ignorant l'identité de l'auteur et croyant avoir affaire à Béat de Muralt, établit avec force citations bibliques le bien-fondé de la thèse traditionnelle. Mlle Huber publia immédiatement une réponse à cet examen de l'origénisme. Un pasteur Liomin écrivit alors un *Préservatif contre les opinions erronées qui se répandent au sujet des peines de la vie à venir*, et cet opuscule dédié à Georges II, défenseur de la foi, et édité à Heidelberg, est intéressant moins par sa théologie que pour son orthographe. Disciple de Bertaut et de l'abbé de Saint-Pierre, Liomin était férus de phonétisme, et il aurait été ravi de certaines démarches récentes. Il retranche les lettres doubles, supprime les h, substitue i à y, et il écrit ainsi silabe, stile, théologie.... Enfin un pasteur de Morat, Samuel Picard, tient à prouver que rien n'est plus aimable que la croyance en l'éternité des peines, au contraire de ce qu'en disaient Mlle Huber et un pasteur neuchâtelois, Ferdinand Olivier Petitpierre. Ce « Petit-pierre des peines éternelles », comme on l'appelle en terre neuchâteloise, avait été gagné par la théorie de Mlle Huber, suspendu de son poste de pasteur de La Chaux-de-Fonds et de sa bourgeoisie de Neuchâtel, obligé de s'enfuir dans la huitaine à Londres, d'où il revint dix ans plus tard. A part sa négation de l'éternité des peines, Petitpierre n'avait rien du déisme de Mlle Huber.

Quant au système en général et à la *Religion essentielle*, ils provoquèrent de violentes attaques et des réfutations, qu'expliquent les négations souvent rudimentaires de l'auteur, la candeur de cette logicienne de cabinet, son dédain de la tradition, son rejet de toute autorité. Albert Monod, dans sa thèse sur les *Défenseurs français du christianisme, de Pascal à Chateaubriand*, a parlé de ces remous.

Les *Lettres sur la religion essentielle* furent condamnées à Rome, par décret du 28 juillet 1742. « C'est ici, écrit le *Journal de Trévoux*, l'ouvrage de ténèbres d'un esprit hypocrite et artificieux, qui faisant semblant de tout admettre, Jésus-Christ, la foi, la religion, les miracles, les mystères, rejette tout et ne retient qu'une espèce de religion naturelle, telle qu'il lui plaît d'imaginer. Téméraire et présomptueux, l'auteur réduit la foi à la bonne foi, et comme tous les déistes, athées et autres mécréants, il ne veut qu'un Dieu bon, et ne peut souffrir l'idée de la grandeur, de la justice, de la souveraineté absolue et rigoureuse. Il a ses raisons. »

A l'extrême gauche du christianisme, la *Nouvelle Bibliothèque* de Chaix et Barbeyrac proposait la même objection. Tout en louant l'auteur inconnu de communiquer ses méditations au public et après avoir vanté le but poursuivi : concilier les esprits et ramener tous les hommes à une unité de principes et de conduite, la *Nouvelle Bibliothèque* estime le résidu religieux mince. « On exige davantage d'un chrétien. La religion n'est pas qu'utile, mais d'origine divine, et la présomption est grande de décider ce qui convient ou ne convient pas à la nature de Dieu. »

Deux théologiens de Zurich, Zimmermann, en latin, et Breitinger, en allemand, prirent position à leur tour. Le livre de ce dernier, traduit en français par un pasteur de Lausanne, Rosset, est le plus sérieux dans cette polémique, et sur la divinité du christianisme, l'inspiration de la Bible, les miracles, l'utilité des théologiens, qui ne sont pas uniquement préoccupés, comme le disait Mlle Huber, d'induire le monde en erreur, il contient des pages représentatives de la pensée traditionnelle. A Genève, un prédicateur en vogue, François de Roche, y alla de son traité — « une réplique bien polie, remarquait Voltaire, pour être de la plume d'un prédicant ». Il n'en accusait pas moins Marie Huber de détruire la religion.

Ce n'était évidemment pas le dessein de la pieuse demoiselle, qui avait voulu à sa manière protester, en prônant une foi vivante et pratique, contre le dogmatisme calviniste, qu'elle estimait stérile et froid. Il est certain cependant que ses écrits ont pu détacher de l'orthodoxie des esprits disposés à rejeter le dogme. En 1753, dans une lettre publiée par la *Bibliothèque impartiale*, de Goetthingue, et due à un anonyme bernois, sur l'état du protestantisme en Suisse française, l'influence de Mlle Huber était dénoncée avec force. L'accusation était trop massive ; les protestations qu'elle entraîna le prouvent. On ne peut lui dénier une vérité relative. Il convient de ne pas être dupe des éloges de Voltaire, qui à cette femme de beaucoup d'esprit reconnaît une pensée profonde et en fait l'apôtre « du plus pur théisme, tel que les Noéchides le pratiquèrent »... Marie Huber a pu contre l'orthodoxie être une alliée des adversaires du christianisme, malgré elle. Si rationaliste qu'elle soit, elle est loin de l'athéisme de l'*Encyclopédie* et même du Dieu horloger et gendarme, dont M. de Voltaire faisait prêcher les vertus dans la chapelle de son château de Ferney. La conscience de Marie Huber avait d'autres exigences. Sa théologie, son moralisme pragmatique en font un précurseur du protestantisme libéral, tel que le comprendra un siècle plus tard Athanase Coquerel.

On peut aller plus loin, et classer, en dépit de certaines apparences, Marie Huber parmi les apologètes du christianisme, ce qui étonnerait

sans doute ses contradicteurs d'autrefois, et surtout David Boullier, pasteur à Amsterdam et hardi polémiste, qui consacra à la réfutation des idées de *la Religion essentielle* des pages subtiles. Les travaux modernes de Monod, de Chérel et d'autres nous autorisent à considérer l'attitude de Mlle Huber avec plus de nuances. Quand on touche d'ailleurs au domaine des influences, des apports et des réactions spirituelles, on ne saurait être à la fois trop prudent et assez respectueux du mystère des âmes. Apologète, Marie Huber le fut dans la mesure où Rousseau le devint, et dans la mesure où celui-ci s'inspira de sa pensée. L'influence de Mlle Huber sur Jean-Jacques n'échappa pas à certains contemporains. Le pasteur Jacob Vernet, qui avait fréquenté Fontenelle et Montesquieu, dont il édita *l'Esprit des Lois*, et qui fut quelque temps ami de Rousseau, remarquait déjà, dans sa *Lettre d'un voyageur anglais au sujet de l'article Genève de l'Encyclopédie*, en 1766, que le Vicaire savoyard devait beaucoup à Mlle Huber. Vernet suppose même que Rousseau rencontra Marie Huber lors de son séjour à Lyon. L'arrivée de Jean-Jacques dans cette ville coïncide avec la publication de la *Religion essentielle*. Rien ne prouve que cette rencontre eut lieu. La colonie protestante de Lyon était un milieu très fermé et vivant à l'écart. On peut douter que Rousseau, précepteur des Mably, ami de Bordes, ait eu accès chez les Huber. Peut-être entendit-il parler des écrits de Mlle Huber aux Charmettes, par Mme de Warens. Avant sa conversion au catholicisme, celle-ci avait eu des rapports étroits avec les piétistes de Vevey et du Pays de Vaud ; elle y avait été l'élève de Magny, chef des disciples de Spener, et d'ailleurs en sa foi qui fut toujours confuse, dévote et raisonneuse, elle conserva des traces de sa première initiation pieuse. A Genève, Rousseau acquit certain livre de Mlle Huber, et son exemplaire, que l'on possède, est annoté de sa main.

A la fin du XVIII^e siècle un Vaudois, Dutoit-Membrini, qui desservait à Lausanne une petite communauté quiétiste, où l'on vénérait Fénelon comme un saint, notait dans sa *Philosophie divine* : « Une femmelette, dont l'orgueil s'est avisé de bâtir un système en tout hérétique, Mlle Huber, a fondé sa prétendue *Religion essentielle* à l'homme, où entre autres impiétés, elle fait main basse sur tous les mystères. Et à ce propos il n'est pas vrai que M. Rousseau, plus impie encore, puisse s'appeler novateur, comme ses sectateurs le prônent ; car il a pris presque tout son système au livre de la *Religion essentielle*, ou plutôt dans ce que ce livre a de plus mauvais. » Lamartine a poétisé ces relations spirituelles, en admirant une femme, une théologienne de vingt ans, une prophétesse de raison et d'instruction, qui prophétise à demi voix et qui prophétise quoi ? La profession de foi

du Vicaire savoyard. Rousseau l'écoute, il retient, il s'inspire et il écrit. Qui se serait douté de cette Egérie cachée dans les grottes du Léman, derrière ce philosophe misanthrope ? Puis on douta de cette influence. Un érudit genevois, Eugène Ritter, remarquant que jamais Jean-Jacques ne cite Marie Huber, pensait qu'il avait peut-être lu ses livres, qu'ils avaient pu lui plaire parce qu'il y retrouvait sa haine de l'incrédulité matérialiste et de la rigueur dogmatique des Eglises, mais qu'il aurait pu écrire *l'Emile* quand bien même il n'eût pas lu la *Religion essentielle* : les idées communes à Rousseau et à Mlle Huber étaient dans l'air.

Depuis les enquêtes précises et pénétrantes de Pierre-Maurice Masson, depuis sa thèse sur la *Formation religieuse de Rousseau*, même révisée sur certains points par les travaux de Schinz, et depuis son édition critique de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, d'après les manuscrits de Genève, Neuchâtel et Paris, édition parue dans la « Collection des publications de l'université de Fribourg », il n'est plus possible de douter. Sur quantité de points, Rousseau s'inspire et très nettement de Marie Huber. Masson en fournit dans des rapprochements sûrs et des notes pertinentes d'irréfutables preuves.

Par Jean-Jacques, le système de Marie Huber fut paré de grâces capables de transporter les âmes sensibles et d'ébranler les cœurs. Et l'influence de Rousseau fut très diverse. On retrouve Jean-Jacques à l'origine de bien des négations et des doutes, on le trouve aussi conseiller de fidélités et de retour. Il a maintenu en un siècle de destructions et de sécheresse un besoin de sentiment et une nostalgie de foi. Et dans ces attitudes diverses on discerne l'inspiration de la Lyonnaise.

Car Lyon a marqué Marie Huber. A Genève, elle aurait dû ou se soumettre au calvinisme ambiant, à une époque où le libéralisme était encore peu de mise, ou se confiner dans un prudent silence, ou partir. A Lyon, elle appartenait à une minorité confessionnelle, et dans cette minorité elle jouissait d'une indépendance certaine. La situation de sa famille, sa vie irréprochable, sa charité généreuse faisaient qu'on ne s'achoppait pas trop à ce que ses idées pouvaient avoir d'original ou d'hétérodoxe. Lyon assura son indépendance spirituelle. Mais Lyon fit plus encore. Au pied de Notre-Dame de Fourvière, Lyon a toujours été pénétrée de courants mystiques propices à la fondation d'ordres monastiques, créatrice de vocations missionnaires ou charitables ; le climat lyonnais a pu alimenter aussi des élans d'un illuminisme catholique ou théosophique au temps de Ballanche ou animer d'une chaleur fraternelle des mouvements d'allure révolutionnaire. Ce climat a pénétré la mystique de Marie Huber, lui a donné sa ferveur, son

amour des âmes, cette charité qui voudrait que même les plus coupables puissent un jour se repentir et être guéris de leurs fautes ; il l'a incitée à se consacrer aux pauvres en un dévouement fraternel. « Les riches savent au bout du doigt les devoirs du pauvre. Une question à leur faire : Connaissent-ils les leurs ? »

Mais le climat lyonnais est aussi réalisations pratiques, amour de la raison. Le raisonnable impressionne notre auteur et elle juge toute chose en se demandant : cela est-il bon, utile au bonheur ? Et ce qui est utile au bonheur devient pour elle la preuve de la conformité à la règle intérieure et à la voix de la conscience elle-même.

Marie Huber est une figure intéressante. Son œuvre a eu une influence étendue. A la fin du XIX^e siècle encore, un théologien neuchâtelois, Pettavel-Ollif, publiait à Paris un ouvrage où, reprenant certaines de ses idées, il préconisait une immortalité conditionnelle qui l'eût ravie. Par Rousseau, ses idées eurent une lointaine résonance. Elle ne fut pas un grand écrivain. Galissard de Marignac compare à tort sa prose à celle de Marivaux. Le vocabulaire de Mlle Huber est pauvre, aucune grâce féminine, de la correction, parfois de la concision et du pittoresque. Des images souvent heureuses : « Ceux qui ont bâti entre eux et la vérité des barricades insurmontables, souffrent moins pendant un certain temps ; mais ils ne savent pas combien il leur en coûtera un jour ! »

Ame ardente, intelligence intrépide. On peut sourire des extravagances de sa jeunesse mystique et extatique, on peut admettre ou ne pas admettre le déisme de sa maturité, la trouver comme Voltaire trop religieuse ou comme maints de ses critiques trop rationaliste : on ne saurait douter de la sincérité de sa pensée. Cette fille de banquier, cette sœur de négociants que l'art ou les sciences naturelles délassaient de leur commerce ou de leur comptabilité, sans les leur faire négliger, cette femme de beaucoup d'esprit, comme son frère l'abbé, petit bossu dont les réparties furent fameuses, demeure une originale personnalité.

Henri PERROCHON.